

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 14 ET DIMANCHE 15 MARS 2015



Dix ans après *Nikolski*, l'écrivain revient avec un troisième roman au cœur duquel se trouve un étonnant voyage clandestin. Entretien.

CHRISTIAN DESMEULES

Un jour d'octobre 2001, des travailleurs du port de Gioia Tauro, dans le sud de l'Italie, découvrent un homme dans un conteneur spécialement aménagé. Amir Farid Rizk, un Canado-Égyptien de 43 ans, avait semble-t-il quitté Le Caire, en Égypte, cinq jours plus tôt caché à bord d'un conteneur qui devait ensuite prendre la direction de Montréal sur un autre cargo.

«*Container Bob*», comme on a depuis surnommé ce mystérieux passager clandestin — pourtant muni d'un passeport canadien valide —, avait pensé à tout: lit, toilette, chauffage d'appoint, ordinateur portable, téléphones cellulaire et satellitaire, en plus d'avoir embarqué assez d'eau et de nourriture pour soutenir un petit siège. L'homme s'est depuis évanoui dans la nature.

Nicolas Dickner s'est senti «*scoopé*» lorsqu'il a découvert cet étonnant fait divers dans un article du magazine *Wired* il y a deux ou trois ans. Le romancier raconte avoir frôlé la catastrophe. «*Je travaillais depuis deux ans sur Six degrés de liberté quand j'ai appris que quelqu'un l'avait déjà fait. J'ai pratiquement mis le roman au rancart, avant de finalement le récupérer.*»

C'est l'un de ces moments rares et étranges où la fiction rencontre la réalité, poursuit Dickner, avant d'évoquer une histoire du même genre qui a récemment refait surface. Celle de Reg Spiers, un athlète australien sans le sou qui s'est lui-même «*posté*» par avion en 1964 entre Londres et Perth, bringuebalé pendant 63 heures dans une caisse en bois via Paris, Bombay et Singapour...

Une négation de la géographie

L'héroïne de *Six degrés de liberté*, Lisa Rouzier-Savoie (reliiez le nom de famille), est une adolescente de 15 ans qui vit seule avec son père dans une petite ville de la Montérégie, en-

vahie par le sentiment — partagé par beaucoup d'adolescents — d'être prisonnière du lieu et des circonstances.

Son amitié chaste mais «*complémentaire*» avec Éric, un jeune voisin agoraphobe qui partage avec elle quelques lubies, sera toutefois compromise lorsqu'Éric devra suivre sa mère, qui souhaite refaire sa vie au Danemark. Une relation qui prendra fin avec «*l'élégance brutale d'un dynamitage*».

Mais quelques années plus tard, ce petit génie de l'informatique ayant fait fortune va la financer et lui prêter main-forte afin de «*hacker*» les systèmes informatiques de compagnies de transport et des autorités portuaires pour l'aider à réaliser un fantasme: faire le tour du monde à bord d'un conteneur réfrigérant spécialement aménagé. «*C'est mieux qu'une route. Mieux qu'un passeport. Avec ça, la géographie n'existe plus*», dira l'un des protagonistes.

En parallèle, Jay, une fraudeuse informatique qui purge sa peine en travaillant comme analyste de données pour la Gendarmerie royale du Canada, entreprend de traquer personnellement, une étincelle au fond des yeux, le conteneur fantôme. On reconnaîtra dans cette pirate informatique originaire de Tête-à-la-Baleine le personnage de Joyce dans *Nikolski*, le premier roman de Dickner.

Des personnages de solitaires un peu toqués, vaguement asociaux et geeks, habitent l'univers — l'univers connu en tout cas — de l'auteur. Il pousse cette tendance d'un cran en faisant faire cette fois à l'un d'entre eux un voyage plutôt paradoxal: avaler les kilomètres, traverser les océans et les frontières sans rencontrer ni paysages ni âme qui vive. «*Il y a derrière ça une volonté de négation de la géographie*», reconnaît-il. Question de se renouveler ou de se contredire un peu, tant ses deux premiers romans étaient imprégnés, justement, par le territoire et la géographie.

Une idée qui est arrivée très tôt dans le processus. «*Parce que, lorsqu'on écrit, il y a toujours une espèce de tension entre le désir de faire une œuvre cohérente et celui de se renouveler, de ne pas avoir l'impression d'écrire toujours le même bouquin.*»

Pour le voyage, contre l'ennui

Mais pour s'approcher vraiment du cœur de ce nouveau roman de Nicolas Dickner, peut-être vaut-il mieux évoquer le cas de «*Lawnchair*

Larry». Ce camionneur californien, qui avait décollé de la cour arrière de sa maison de San Pedro le 2 juillet 1982, était monté à une altitude de 4600 mètres sanglé à une chaise de jardin à laquelle étaient attachés 45 ballons-sondes gonflés à l'hélium. Larry Walters avait emporté son fusil à plomb (pour contrôler la descente), un CB, des sandwichs, de la bière et un appareil photo.

«*Walters illustre bien, il me semble, le paradoxe fondamental derrière cette histoire-là.*

«*Quel est le sens, quelle est la symbolique du roman? On peut faire plein d'épilogues sur le besoin de liberté ou la portée métaphysique. Mais l'histoire de Lisa reprend tout à fait le motif de celle de Larry Walters, qui avait répondu, quand on l'avait interrogé sur ses motivations: "A man can't just sit around" [Un gars ne peut pas juste rester assis]. L'idée de faire un truc seulement parce que c'est possible de le faire.*»

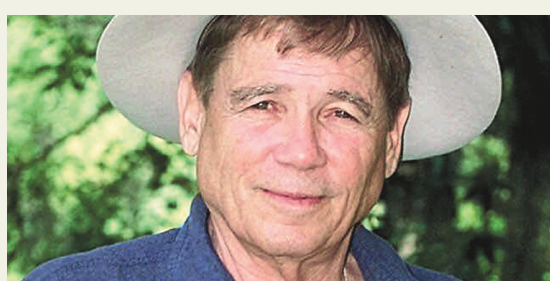
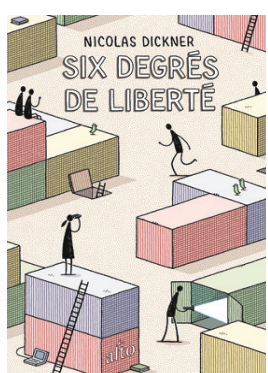
Six degrés de liberté est ainsi dédié à la mémoire de cet homme rêveur et audacieux, héros d'un jour qui a connu une fin tragique. Walters se suicidera onze ans plus tard, les feux de sa popularité éphémère une fois bien éteints, au cœur d'une forêt du nord de Los Angeles.

«*C'est peut-être une réaction contre l'ennui fondamental de l'existence. Il y a toujours cette démangeaison qui nous pousse à faire des trucs. Et ça demeure souvent quelque chose d'un peu inexplicable.*» L'écriture, comme le voyage, n'est peut-être souvent rien d'autre: une façon de préférer les ennuis à l'ennui.

Une sorte d'antidote aussi contre le rapetissement du monde à l'heure de la globalisation des échanges commerciaux et de l'instantanéité universelle des réseaux sociaux, où «*tout le monde est similaire jusque dans la différence*», confie l'écrivain, qui perçoit aujourd'hui un certain «*désenchantement*» par rapport à Internet

VOIR PAGE F 3: LIBERTÉ

«Il y a toujours cette démangeaison qui nous pousse à faire des trucs. Et ça demeure souvent quelque chose d'un peu inexplicable.»



Le goût des autres: Josée Bilodeau lit **James Lee Burke**
Page F 2



Le village qui rêvait (et tuait) les lions, par Hamelin
Page F 5

LIVRES

LE GOÛT DES AUTRES

Lire James Lee Burke, des bleus à l'âme

Le goût des autres, c'est ce lieu où un auteur lit, commente ou critique l'œuvre d'un autre qui l'inspire et à qui il voue une très grande admiration. Aujourd'hui, Josée Bilodeau lit la dernière traduction française de James Lee Burke, *Les dieux de la pluie*. Née en 1969, Josée Bilodeau est romancière et nouvelliste (On aurait dit juillet, Incertitudes, Québec Amérique, 2008 et 2010). Ex-critique de théâtre, elle est toujours fascinée par les arts de la scène et la littérature. Elle est aussi réviseuse à Radio-Canada.

JOSÉE BILODEAU

« Mais les dieux de la pluie sont partis. Et ils ne reviendront pas. [...] Ils n'ont pas de raison de revenir. On ne croit plus en eux. »

Je ne suis jamais sortie indemne d'un roman de James Lee Burke. Jamais. Il a éveillé en moi une conscience fascinée des âmes noires qui gravitent autour de nous et de la part d'ombre qui nous habite, de la nécessité de préserver chaque parcelle de grâce et d'innocence d'une humanité en déclin. Chacun de ses romans réactualise ce sentiment, l'éclaire par un regard sur l'âme humaine et sur la société américaine infiniment sombre, riche et percutant. *Les dieux de la pluie*, son dernier titre paru en français, ne m'a pas épargnée. M'habitent encore, après des jours, ses paysages arides et ses blessures béantes.

Ce roman ne fait pas partie de la série des Dave Robicheaux, pour laquelle Burke est surtout connu et qui m'a fait l'aimer d'amour il y a quinze ans quand un libraire m'a mis entre les mains *Cadillac Juke-Box*, une série qui compte une vingtaine de titres (Rivages) — mon préféré: *Dans la brume électrique* avec les morts confédérés, empreint d'onirisme. Je suis toujours aussi séduite par la densité, la sensualité de l'écriture, la complexité des intrigues dont le dénouement, à la limite, m'apparaît comme secondaire. De toute façon, la noirceur gagne toujours du terrain sur le monde.

Burke a laissé cette fois la Louisiane et ses bayoux pour la terre desséchée du Texas, à deux pas de San Antonio, dans la fournaise de la fin de l'été où les dieux de la pluie se font attendre. Il fait revenir, quarante ans après l'avoir créé, le personnage de Hackberry Holland, shérif maintenant âgé de soixante-dix ans venu faire la paix avec ses fantômes dans une petite ville près de la frontière mexicaine. C'est dans ce paysage aride qu'il découvre

un charnier contenant les corps encore chauds de neuf jeunes femmes asiatiques, immigrantes illégales, leurs estomacs remplis de drogue.

Forgés

Les paysages dans l'œuvre de Burke transforment les êtres et leurs aspirations, font basculer la chance et engendrent des mirages. Il est aussi habile à parler du Texas que de sa Louisiane gangrenée par la pauvreté, le racisme, le crime et la corruption. Il explore les épisodes les plus sombres de l'Histoire — ici les guerres de Corée et d'Irak, entre autres — et les cicatrices qu'ils ont laissées, mais il sait aussi rendre justice aux petits et grands miracles de la bonté humaine, à l'amour. Burke est un maître des descriptions contemplatives, des pensées profondes qui se glissent dans les silences pour nous offrir un panorama des lieux et révéler les strates d'événements qui les ont composés. Splendeurs et horreurs se côtoient dans un même tableau. On avance dans le livre comme dans un champ de mines.

Burke raconte des histoires terribles, avec des personnages revenus de tout, des psychopathes sanguinaires, des fous de Dieu (ici, le personnage du Prêcheur, exécuteur des âmes perdues, être complexe et fascinant), des politiciens cupides, des têtes brûlées, des méchants qui gardent une part d'innocence, des gentils fêlés, et certains touchés par la grâce, les femmes surtout, des femmes fortes et lumineuses. Mais ce que j'aime le plus chez lui, outre les descriptions d'une beauté à suspendre la lecture plus d'une fois par chapitre et les dialogues forts, pleins d'ironie et de cynisme, c'est qu'il ne perd jamais de vue la responsabilité d'une Amérique corrompue dans les drames individuels qui se jouent devant nous, ni « que la faim [est] le plus puissant des moteurs ».

En filigrane des considérations historiques et sociales se dégagent toujours une indigna-



BRAD KEMP ASSOCIATED PRESS

James Lee Burke a laissé cette fois la Louisiane et ses bayoux pour la terre desséchée du Texas, à deux pas de San Antonio, dans la fournaise de la fin de l'été où les dieux de la pluie se font attendre.

tion et une colère essentielles.

Sans doute que Burke m'a influencée en me donnant le goût de fouiller les silences, de creuser à la verticale dans l'instant pour débusquer tout ce qui se passe en même temps dans la tête d'un personnage, les vacillements, « les tremblements de l'être ».

D'autres Bagdad

Après le passage de l'ouragan Katrina sur La Nouvelle-Orléans en 2003, j'ai beaucoup pensé à Burke, à ce qui allait émerger de cette tragédie dans son œuvre. Il en a fait *La nuit la plus longue*, effroyable tableau de l'enfer qu'a vécu la population. Burke y est très clair, dans l'épilogue, en ce qui concerne la responsabilité des décideurs politiques. « *La Nouvelle-Orléans a été systématiquement détruite* [...] *Je laisse à d'autres le soin d'expliquer l'absence d'entretien des digues avant Katrina, et l'abandon de dizaines de milliers de personnes à leur destin. Mais, selon moi, il reste un fait irrévocable: on a vu une ville de la côte sud des États-Unis devenir une autre Bagdad. Si cette situation a un précédent dans notre histoire, il m'échappe.* »



Quand je lis les journaux et constate chaque jour à quel point ceux qui nous dirigent n'en ont rien à faire du bien commun et dégradent à une vitesse folle le filet social, je partage cette colère. Je frémis des conséquences inévitables de ces mauvais choix dans un avenir pas si lointain, de ce qu'ils peuvent faire à une société de plus en plus habitée par la peur de l'autre, par la misère, par la surveillance et la suspicion, et qui promeut la consommation et le divertissement comme ultimes buts.

Je lis Burke pour cette colère et cette indignation, et porte chacun de ses romans en moi bien après les avoir refermés. « *On est faits comme ça. Si certaines choses qu'on a faites, ou auxquelles on a assisté, ne laissent pas de bleus à l'âme, c'est qu'il y a quelque chose de raté dans l'humanité.* »

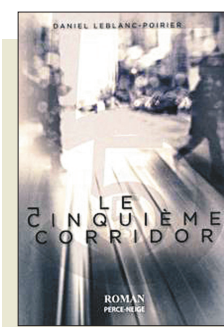
— Hackberry Holland

Collaboration spéciale
Le Devoir

LES DIEUX DE LA PLUIE

James Lee Burke
Traduit de l'anglais
par Christophe Mercier
Rivages
Paris, 2015, 528 pages

LA VITRINE

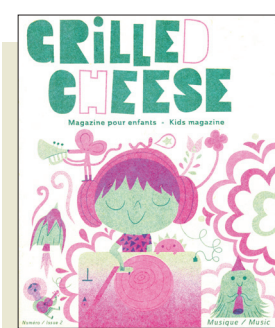


RÉCIT

LE CINQUIÈME CORRIDOR
Daniel Leblanc-Poirier
Perce-Neige
Moncton, 2015, 114 pages

« C'était une période fuckée. Il pleuvait tout le temps. Je me sentais partagé entre deux chaises plus confortables l'une que l'autre. » Narrateur à la santé mentale fragile, un peu perdu entre deux femmes qu'il croit aimer, Daniel arpente l'étroit quadrilatère du Quartier latin montréalais où il habite. Récit initiatique traversé d'explorations urbaines, amoureuses et toxiques, *Le cinquième corridor* offre un drôle de concentré de révolte adolescente où dominent des motifs de révolution et de conquête de soi: « *Je savais que la gravité ne s'appliquerait que partiellement si j'avais l'audace d'exister en chute libre.* » Un peu mince, parfois surchargé de métaphores jusqu'à l'opacité, ce premier roman de Daniel Leblanc-Poirier est malgré tout traversé d'un beau souffle de vie, porteur des états d'âme d'un narrateur qui balance entre le cynisme et la naïveté. L'auteur montréalais, né au Nouveau-Brunswick en 1984, d'abord poète (*La lune n'aura pas de chandelier*, l'Hexagone, 2007), s'y révèle attentif aux éléments — gouttes de pluie, rayons de soleil — et sait à l'occasion débusquer la beauté sous la grisaille.

Christian Desmeules



MAGAZINE JEUNESSE

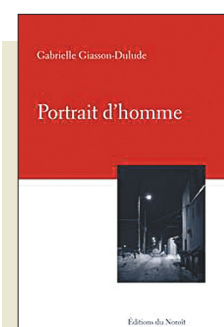
GRILLED CHEESE
MUSIQUE
N° 2, février 2015
L'Abri
Montréal

C'est un tout petit livret, imprimé en deux couleurs vives de façon artisanale au risographe. Et sa couverture donne franchement le goût de s'y aventurer, même si on ne fait plus partie du public cible des enfants de 3 à 8 ans. *Grilled cheese* est un magazine thématique pour les tout-petits totalement bilingue, qui paraît trois fois par année. Chacune des pages richement illustrées présente les mêmes textes dans les deux langues officielles et réconcilie ainsi des solitudes qui s'ignorent encore à coups de contes inventifs, d'entrevues rigolotes, de bricolages et de recettes réalisables pour les petites mains impatientes. Le numéro de février fait la part belle à la musique au sens large du terme. Et vient avec une prime de luxe: un magnifique macaron à épingle sur ses plus beaux atours... En vente dans quelques commerces au Québec, à Ottawa et à Halifax. On peut s'abonner à partir du site Internet du magazine: grilledcheesemag.bigcartel.com



Place au cornet!
Here's a cornet!

Amélie Gaudreau



POÉSIE

PORTRAIT D'HOMME
Gabrielle Giasson-Dulude
Le Noroît
Montréal, 2015, 80 pages

L'itinérant que voici ne parle pas. Il bouge. Il mime la vie, vit de ses gestes lointains perçus à travers le prisme qui nous en tient éloignés. Cet homme mis en portrait par Gabrielle Giasson-Dulude trace sa pantomime broyée devant l'écran du parabrise. Premier recueil très urbain que ce *Portrait d'homme*. « *Le mime pense: // La plupart du temps les mains / et les bras cherchent un endroit / où aller.* » D'une part, une jeune femme témoin et, d'autre part, un itinérant malmené investissent l'espace de la ville. Dans la saleté des sacs d'ordures, comme dans la noirceur glauque des ruelles, passent ainsi des êtres qui vont, qui marchent, qui ploient. Mais la pauvreté est de chaque côté du miroir, et la faillite du sens prend, dans ce recueil tout en retenue, une dimension tragique. Car cette précarité chancelle au bout des doigts, dans la demande de présence. Et la rare parole passe de la témoin à celui qui va. Les « je » deviennent un « nous », et la question reste de savoir ce qu'il a à nous apprendre, ce mime-itinérant, dont on entend si peu les gestes. Par chance, « *les poèmes n'ont pas fini d'espérer: ils feront ce qu'ils pourront. Rien de plus.* »

Hugues Corriveau

Soutenir la relève en recherche

Bourses
D'EXCELLENCE
des PUQ

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC
SONT HEUREUSES DE REMETTRE DEUX PREMIÈRES
BOURSES D'EXCELLENCE. BRAVO AUX LAURÉATES!

Evelyne Arsenault

Étudiante à la maîtrise en géographie à l'Université du Québec à Rimouski

Projet de recherche: « Bilan sédimentaire et analyse de facteurs influençant l'occurrence d'épisodes d'érosion et de submersion côtière près de Matane (Québec) »

Maxine Boudreau

Étudiante au doctorat combiné en psychologie (Ph. D.) en approche cognitivo-comportementale à l'Université du Québec à Montréal

Projet de recherche: « La réactivité bronchique aux tests de provocation respiratoire à la méthacholine et au dioxyde de carbone chez les patients asthmatiques avec et sans trouble panique »

Les lauréates remportent chacune une bourse de 5000 \$.

Le concours des bourses d'excellence des PUQ est géré par la Fondation de l'Université du Québec et s'inscrit dans la catégorie « Bourses d'encouragement à l'excellence ». Pour plus d'informations, visitez notre blogue à PUQ.CA.

Presses
de l'Université
du Québec

On a tous besoin de savoir
POUR AGIR

Fondation
de l'Université
du Québec

Prise
de parole

VÉRONIQUE-MARIE KAYE
Marjorie Chalifoux | Roman

Marjorie Chalifoux: le roman d'une jeune fille originale, unique en son genre. Suivez-la au cours de sa semaine folle, folle, folle...

Dans toutes les bonnes librairies

www.prisedeparole.ca
ISBN 978-2-89423-940-7 - 22,95 \$ + 16,99 \$

LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

Un espace à occuper

Annie Perreault : une plume forte, un talent certain d'observatrice, une sensibilité à fleur de peau

CHRISTIAN DESMEULES

Il est écrit « roman » sur la couverture, mais ce sont en vérité plusieurs histoires qu'on pourrait lire comme autant de nouvelles. Classées en dix « terrains », chapeautées d'une structure vaguement artificielle, elles présentent parfois quelques récurrences. Un livre qui s'efforce de « penser le rien » à la manière de Perec, en y ajoutant à sa manière « quelque chose, une pratique, une fonction, un destin, un regard, un besoin, un manque, un surplus ».

Annie Perreault signe avec *L'occupation des jours* un premier roman qui paie sans le cacher sa dette au Perec de *La vie mode d'emploi* et d'*Épaves d'espaces* (Livre de poche, 1980 et Galilée, 2003), cet inventeur d'inventaire soucieux d'épuiser le réel. L'écrivaine montréalaise avait remporté en 2000 le Grand Prix littéraire Radio-Canada dans la catégorie « Nouvelle ».

Une femme de ménage un peu voyeuse. Un garçon fait des recherches imposées sur Google Earth pendant que sa mère fait la grasse matinée avec son nouveau copain. La réceptionniste lasse d'une clinique d'esthétique essaie de s'accrocher au réel pendant que son père se meurt. Une orpheline retourne des années plus tard dans le pays du Moyen-Orient dont elle est originaire, là où ses parents ont péri dans un tremblement de terre. Une femme se sent captive de sa vie de banlieue et d'un mariage qui s'étiole.

Les lieux, bien sûr

Traversé par la solitude, l'insatisfaction, *L'occupation des jours* déploie un commentaire



MAXYME G. DELISLE

Annie Perreault signe, avec *L'occupation des jours*, son premier roman.

critique, en creux, sur le travail et le monde du travail. « *S'abrutir de travail, avancer de jour en jour comme une bête brute, une charrue, un insecte acharné.* » Sur le couple, le regard d'Annie Perreault ne se fait pas plus tendre. Les personnages féminins, souvent solitaires et désabusés, souffrent de structures sociales ou familiales qui les brident.

Les lieux y jouent bien sûr un rôle de premier plan. Ce sont à la fois des espaces de vie et des témoins encombrants qui, à Montréal, à New York ou à Amsterdam, entretiennent le souvenir d'un amour mort ou de la mémoire d'Anne Frank. Un triplex rasé, un appartement envahi de mites, des espaces de mémoire imprégnés

par la vie et par la mort. Des échecs en mouvement. Mille manières de s'occuper et de remplir les heures.

Certes, « *la vie est faite de morceaux qui ne se joignent pas...* », confie le personnage d'un film de Truffaut regardé par la narratrice de l'une des histoires. Mais déployer une structure un peu froide au-dessus de ces histoires, est-ce suffisant pour en faire un roman? L'étiquette pourra paraître un peu abusive, voire forcée, même si la cohérence de l'ensemble ne fait aucun doute.

Avec *L'occupation des jours*, quel qu'en soit le genre, Annie Perreault donne forme à des univers denses et complexes, peuplés d'êtres vivants qui cheminent malgré les doutes,

les angoisses, l'intranquillité. Elle fait se rejoindre les morceaux épars de multiples existences fictives mais devenues plausibles. Et elle y parvient à travers une plume forte, un talent indubitable d'observatrice, une sensibilité à fleur de peau.

Pas la moindre défaillance dans ces pages, qui vibrent en permanence de creux et de saillies poétiques. Une écrivaine est là. Il ne lui reste plus qu'à occuper la place.

Collaborateur
Le DevoirL'OCCUPATION DES JOURS
Annie Perreault
Druide
Montréal, 2015, 352 pages

NOUVELLES

L'amour en fuite

CHRISTIAN DESMEULES

« *Les hommes sont toujours des mêmes. De pauvres imbéciles* », confie le narrateur de l'une des nouvelles de Naïm Kattan. La passion, un leurre? L'idée conforte sans doute ceux pour qui il semble être trop tard pour l'amour. Qui ont jeté l'éponge, ont eu leur part ou ont le sentiment d'avoir trop donné. Ou qui sont désertés par le désir, pas malheureux pour deux sous, presque soulagés d'une sorte de virus.

Un grand-père entretient une relation privilégiée avec sa petite-fille (*Premiers émois*). Une femme est amoureuse de la famille juive de son compagnon (*Richard et Hélène*).

Naïm Kattan, né à Bagdad en 1928 — il a 86 ans —, romancier et essayiste bardé de ru-

ban, collaborateur au *Devoir*, traque dans *L'amour encore* les malentendus et le déclin du sentiment amoureux. Ses 14 nouvelles à la tonalité un peu amère s'émaillent de nombreuses réflexions sur l'usure du couple, la trajectoire de la passion, l'inévitable disparition du désir.

Certes, on n'apprend pas à un vieux singe à faire des grimaces, mais par les thèmes, la narration ou les personnages, ces histoires efficaces au style corseté semblent un peu répétitives.

Vues par des retraités qui font le choix de replonger dans la comédie de l'amour, des relations jetables magasinées sur des sites de rencontre et des amourettes éphémères glissent souvent dans le non-dit.

Sans le moindre drame et surtout sans passion, chacun tournant les talons avant d'entreprendre une longue « marche dans le désert ».

Devant une femme qu'ils ont autrefois aimée, les protagonistes masculins — un peu interchangeables — s'étonnent, se surprennent, s'interrogent : tout ça pour ça? Une simple illusion, l'amour? Un éternel retour?

Collaborateur
Le DevoirL'AMOUR ENCORE
NOUVELLES
Naïm Kattan
Del Busso
Montréal, 2015, 196 pages

LIBERTÉ

SUITE DE LA PAGE F 1

et ses réseaux, de plus en plus captés par les puissances capitalistes.

S'il demeure aussi ludique, peuplé par des personnages de doux obsédés, *Six degrés de liberté* contient toutefois un peu moins d'ironie que ses romans précédents, *Nikolski* ou *Tarmac* (Alto, 2005 et 2009). La maladie et la solitude y pèsent un peu plus. Le père de Lisa déperit de l'alzheimer. Jay croupit dans sa prison professionnelle, comptant les jours qu'il lui reste à purger comme d'autres comptent les années qui les séparent de l'heure de la retraite.

Véritable « *sommet de l'échelle évolutive* », présent dans l'intimité de chacun (« *Pensons seulement à son importance pour un géant comme Ikea* »), le transport par conteneur représente aussi un immense phénomène économique encore largement impensé, même opaque, croit Nicolas Dickner, qui leste ainsi son roman d'une réflexion *soft* sur le capitalisme global.



OMNIBUS/CC

Les émules de Lawnchair Larry sont nombreux, depuis 1982, à tenter l'envol en chaise de jardin et ballons à l'hélium.

Fin d'un cycle

Dix ans après la publication de son premier roman, *Nikolski*, qui inaugurerait par un coup d'éclat littéraire la maison d'édition Alto d'Antoine Tanguay, ce nouveau roman de Dickner lui permet de boucler un cycle. L'écrivain né à Rivière-du-Loup en 1972 vient de livrer coup sur coup trois

manuscrits en moins de 18 mois pour Alto, avec *Révolutions*, écrit en collaboration avec Dominique Fortier, et *Les weird*, la traduction d'un roman d'Andrew Kaufman.

Ce père de deux jeunes enfants ressent la nécessité de reprendre son souffle avant de se remettre en selle. Mais les idées foisonnent, il ne faut pas

en douter. Il s'agira pour lui de les canaliser au sein d'un projet pour lequel il pourra se passionner durant quatre ou cinq ans.

Pour l'instant, c'est le point mort, la vie lui prend tout — il est même retourné aux études depuis peu. « *Je ne lis rien* », confie-t-il dans un soupir résigné, lui qui relève aussi tout juste d'un déménagement au cours duquel, pour ajouter encore au supplice, tous ses livres lui sont repassés entre les mains. Quant aux voyages — il a séjourné longuement au Pérou, en République dominicaine et en Allemagne —, on ose à peine en parler pour ne pas alourdir sa nostalgie du moment.

Il reste que le voyage, que ce soit tiré par des ballons remplis d'hélium, par conteneur réfrigérant ou à travers l'écriture d'un roman, demeure encore un formidable moyen d'échapper à la gravité.

Collaborateur
Le DevoirSIX DEGRÉS DE LIBERTÉ
Nicolas Dickner
Alto
Québec, 2015, 392 pages

En librairie le 17 mars

POÉSIE

Vers Compostelle avec France Boisvert

À la suite d'une promesse faite à une tante malade, France Boisvert fut l'une des 1547 pèlerins canadiens à se rendre à Saint-Jacques-de-Compostelle en 2007.

HUGUES CORRIVEAU

Il est de ces livres qu'on laisse passer sous le radar parce que d'autres les poussent vers les rayons de la bibliothèque, plus urgents ou plus immédiatement à-propos. A l'automne dernier, il en fut ainsi du dernier recueil de France Boisvert. J'ai l'occasion d'y revenir, et c'est tant mieux, car tant de gens rêvent de parcourir *El Camino de Santiago de Compostela* qu'on ne peut qu'y reconnaître l'immense phénomène pénitent (parfois) ou touriste (souvent) qui en soutient le désir. France Boisvert a suivi le Chemin. Elle y a accompli une promesse faite à une vieille tante souffrante et, qui plus est, mère abbesse bénédictine. Noble attitude, s'il en est une, mais encore faut-il que le livre

qui en est sorti soit à la mesure exemplaire du pèlerinage et du ressourcement.

On a tant lu de redites à ce propos que nous voilà bien titillés. La poète nous précise que « *l'idée de ce mouvement consistait à [se] désinstaller* », lédit « *mouvement* » étant ici sa « *mise en marche* », pourrait-on dire... On a déjà peur, avouons-le, de cette « *désinstallation* ». Mais allons, marchons aussi, suivons-la du 15 mars au 10 mai 2007.

Part du grand troupeau

« *Sac au dos / la tête en fleur* », voici la poète qui fait des vers de mirliton. « *Soleil de printemps / lumière montante* ». « *Sur le chemin / balisé d'étoiles / devenues sentier / jour après jour* », elle va. C'est trop beau...! On n'en revient pas! 1500 kilomètres pour cela! Elle parle aussi d'une « *lumière fluviatile* », d'« *effluves terreux* », de « *vents feutrés* », alors que, dans une audace sans pareille, la

poète va un jour jusqu'à « *fleurir l'eau* ». Il n'est pas donné à tout le monde, avouons-le, de se retrouver « *sous un ciel bleu acier* » et d'entendre « *battre [s]on cœur* ».

Pourquoi parler de ce recueil alors? me demandera-t-on. Mais pour ne pas oublier que des livres semblables sont trop souvent publiés, parce qu'il n'est jamais trop tard pour rappeler qu'il incombe aux auteurs qui s'attaquent à un sujet rabâché d'en renouveler minimalement les platitudes. Or on nous propose ici un ramassis de lieux communs, bluettes qui ne seraient rien d'autre que du texte de tiroir si elles ne se voulaient poétiques et données comme œuvre littéraire.

Suivra qui pourra la poète « *au hasard des possibles* » [pendant] *la traversée des sentiers boueux / irrigués par des ruisseaux débordants / dans la forêt verte / des pas perdus*. Et sur cette voie-là, pas un seul personnage rencontré qui soit original, pas une pensée qui ne soit lourdingue et convenue. Solitude, muscles endoloris, sommeil précaire, angoisse solitaire, importun de passage, tout s'engue. Mais « *l'ardeur nourrit [s]a course* », au moment où « *à la croisée des chemins / les vents orchestrent leurs souffles* ».

À son retour, approfondissant son sens aigu de la poésie, elle conclut qu'il ne lui restait plus « *qu'à retrouver le chemin de l'encre sur la page blanche* »!

Collaborateur
Le Devoir

VERS COMPOSTELLE

France Boisvert
Les Heures bleues
Saint-Lambert, 2014, 80 pages

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 2 au 8 mars 2015

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)
Romans québécois		
1	L'épicerie Sansoucy • Tome 2 Les châteaux de cartes	Richard Gougeon/Les Éditions réunis -/1
2	Journal d'un disparu	Maxime Landry/Libre Expression 1/4
3	La mort mène le bal	Christine Brouillet/Homme 2/2
4	L'épicerie Sansoucy • Tome 1	Richard Gougeon/Les Éditions réunis -/1
5	Des nouvelles d'une p'tite ville • Tome 1 1967, Violette	Mario Hade/Les Éditions réunis 3/4
6	Baiser • Tome 1 Les dérapages de Cupidon	Marc Gray/Guy Saint-Jean 4/8
7	Les héritiers du fleuve • Tome 4 1931-1941	Louise Tremblay/D'Essiembre/Guy Saint-Jean 5/14
8	Le prophète et la femme seule	Marc Fisher/Un monde différent 8/2
9	Le gazon... toujours plus vert chez le voisin?	Amélie Dubois/Les Éditions réunis 7/16
10	La Malédiction • Tome 1 Le hameau des Fourches	Louise Simard/Goëlette 9/4

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)
Romans étrangers		
1	Elle et lui	Marc Levy/Robert Laffont Versilio 1/4
2	Crossfire • Tome 4 Fascine-moi	Sylvia Day/Flammarion Québec 2/4
3	Mr Mercedes	Stephen King/Albin Michel 3/2
4	L'effat papillon	Jussi Adler-Olsen/Albin Michel 5/6
5	Cinquante nuances de Grey • Tome 1	E. L. James/Lattès 4/5
6	Soumission	Michel Houellebecq/Flammarion 6/7
7	Cinquante nuances plus claires • Tome 3	E. L. James/Lattès 7/4
8	Une valse en trois temps	Patricia Gaffney/Guy Saint-Jean -/1
9	Cinquante nuances plus sombres • Tome 2	E. L. James/Lattès 10/5
10	L'affaire Cendrillon	Mary Higgins Clark Alafia Burke/Albin Michel -/1

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)
Essais québécois		
1	La fin des vaches sacrées. Réflexions sur l'avenir du Québec	Claude Castonguay/La Presse 3/2
2	Jean-François Lépine, sur la ligne de feu	Jean-François Lépine/Libre Expression 1/18
3	Louis Bernard. Entretiens avec Michel Sarra-Bourmet	Louis Bernard Michel Sarra-Bourmet/Boréal 2/3
4	Déposition. Une histoire économique du Québec...	Collectif/Lux -/1
5	Un désir d'Amérique. Fragments nomades	Jean-Daniel Lafond/Édito -/1
6	Vivre en quartier populaire. Saint-Sauveur, 1930-1980	Dale Gilbert/Septentrion 7/3
7	Les acteurs ne savent pas mourir	Alain Vadeboncoeur/Lux 6/20
8	PKP dans tous ses états	Pierre Dubuc/Renouveau québécois 4/3
9	Péni scolaire. Les dix maux de l'éducation au Québec	Tania Longpré/Stanké 9/3
10	De remarquables oubliés • Tome 2 Ils ont couru l'Amérique	Serge Bouchard Marie-Christine Lévesque/Lux 5/13

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)
Essais étrangers		
1	Du bonheur. Un voyage philosophique	Frédéric Lenoir/Fayard 1/3
2	La chair interdite	Diane Ducret/Albin Michel -/1
3	Nous sommes Charlie. 60 écrivains unis pour la liberté...	Collectif/La Libre de poche 2/4
4	François parmi les loups	Marco Politi/Philippe Rey 4/4
5	Le capital au XXIe siècle	Thomas Piketty/Seuil 6/41
6	La BD est Charlie	Collectif/Glénat 3/3
7	Y a-t-il un grand architecte dans l'univers?	Stephen Hawking/Oddie Jacob 8/2
8	Le vrai lieu. Entretiens avec Michelle Porte	Annie Emaux Michelle Porte/Gallimard -/1
9	Un an dans la vie d'une forêt	David G. Haskell/Flammarion -/1
10	L'État islamique	Samuel Laurent/Seuil -/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LITTÉRATURE



THINKSTOCK

Christine Montalbetti pique de nouveau la pointe de son compas aux États-Unis. Dans *Plus rien que les vagues et le vent*, on est à Blueberry Inn, chez Moses, à Cannon Beach, Oregon.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

La part de l'autre

Certains romans ne reposent ni sur l'action ni sur l'opinion. Ce sont des mondes immobiles, même si on s'y déplace pour les observer. Si on pouvait raconter la beauté du monde, elle serait là, prête à se laisser filmer.

GUYLAINE MASSOUTRE

Prendre le temps de lire est-il un luxe, une passion ? Ils existent, ces romans où se perdre dans le temps et l'espace. Conçus dans la matière épaisse et quasi tactile du langage, ils appellent les livres à faire image. Ils n'existeront pourtant vraiment que dans l'attention fine, imaginative et silencieuse de leurs lecteurs. Pur jeu de l'œil.

Christine Montalbetti a écrit deux livres sur les États-Unis, *Western* et *Journée américaine* (P.O.L., 2005 et 2009). Puis elle a séjourné au Japon, donnant un précis et fascinant *Love Hotel* (P.O.L., 2013). Cette fois, elle pique de nouveau la pointe de son compas aux États-Unis. *Plus rien que les vagues et le vent* est un livre d'ambiance et d'attention méticuleuse aux caractères. Sans jugement, sans débordement explicatif.

Curieusement, on pourrait lâcher *Plus rien que les vagues et le vent* et continuer naturellement avec celui de Laurent Mauvignier, *Autour du monde*. Sans rupture, d'une vague à l'autre, ce livre synoptique est conçu comme un vaste récit sans frontières, où les vies surgissent et disparaissent, comme retournées par un tsunami au néant.

Dans ces deux livres ici réunis, c'est le soin porté à dire l'altérité qui domine et fait l'intérêt. On ne les lira pas sans se défaire de soi-même, de

l'urgence et de la productivité. On acceptera les détours, les parenthèses, les questions ouvertes. Le monde de l'être là. Le narrateur, effacé, ne s'y prend pas pour un surdoué.

Amérique de l'Ouest

On est à Blueberry Inn, chez Moses, à Cannon Beach, Oregon, entre l'océan et la forêt. L'ambiance est prenante, irréaliste et si reconnaissable, l'angoisse, latente, l'émotion, à la mesure des forces sauvages. Il ne peut rien arriver de bon. L'écrivaine creuse le vide et fait le plein des ombres. Jamais il n'est question d'elle-même. Tout est regard, information, puissance de la vision étrangère, neutre et blanche.

Au bar des habitués, chacun porte son mystère, sa vérité rentrée. La quête qui dirige la narration, avec délicatesse, cherche ce qui anime les personnages, ce qui pèse du passé, laissant des légendes et des rumeurs, colorant le paysage de propos enivrés. Derrière ce bruissement, il y a la vérité des hommes, si longue à déchiffrer.

Montalbetti écrit très bien. Son travail scrupuleux de la langue, langoureuse et vigoureuse, « plus qu'une toile de fond, une présence, furieuse, emportée, charriant sans trêve sa colère inexplicable », livre

ses obsessions. Des phrases douloureuses et lentes montent des craques de la psyché, du paysage halluciné, du bout du continent appréhendé.

Le lecteur s'immergera dans les apparences. Il écouter, devinera, auscultera la nature comme un grand corps malade. Il interprétera les signes avec l'auteur. Il lui faudra du temps pour sentir sa perplexité, rejoindre l'attente, voir à travers des bribes de conversation entendues. Le monde y est dense, pensé dans une langue américaine qu'on devine complice du rythme de ce français qui épouse la vision empathique. Rythme sommé d'ébranler ces corps américains, trop massifs et engourdis.

Forcément, il va y avoir un meurtre. A la fin. Un début d'explication. Mais la violence est ailleurs, dans l'orage qui n'aura cessé de planer. Ce qu'il y a de malsain échappe à la conscience. Est-ce le mal, est-ce autre chose, qui détruit ce que les hommes ont planté ? Leur vie brute, leurs gestes immémoriaux, un ratage bizarre, une anomalie fixée au cœur d'une nature hirsute, tour à tour traitée en amie et en ennemie.

L'effet papillon

Plus clairement encore marqué par l'écologie, Mauvignier a coulé sa fiction, *Autour du monde*, dans un *work in progress*, un flux de conscience ininterrompu. Marie-Claire Blais, dont l'œuvre américaine

s'étend sans démarcation d'une vie à l'autre, a inventé ce genre d'histoires tissées serrées. La toile de Mauvignier est plus lâche, panorama planétaire d'histoires dévidées fortuitement. Ce sont en somme des *novellas* encastrées.

On est à Mexico, à Tel-Aviv, à Moscou ou à Rome, à Dubaï, dans le flux des existences emportées par les urgences quotidiennes. Les individualités sont dépassées. Pourquoi ce balayage ? C'est parce qu'il y a eu déflagration. La catastrophe naturelle dévastant le Japon. Il en résulte un exorcisme, la nécessité de la solidarité, à laquelle font écho des vagues de communication.

La caméra linguistique de Mauvignier s'attarde sur des personnages : « je n'écris pas sur les gens parce que je les aime, mais parce que grâce à eux je peux écrire », dit l'un d'eux, avec cette mélancolie qui s'excuse et accepte le frôlement des destins. On pense à un reportage. Au contraire du règne de l'opinion. La part de l'autre est observée, distancée, traitée avec fidélité, sans cri d'éclat, avec respect. Nul toutefois ne s'y détache. Exploration.

Collaboratrice
Le Devoir

PLUS RIEN QUE LES VAGUES ET LE VENT
Christine Montalbetti
P.O.L.
Paris, 2014, 286 pages

AUTOUR DU MONDE
Laurent Mauvignier
Minuit
Paris, 2014, 372 pages

POLAR

Temps glaciaires : un Fred Vargas grand cru

MICHEL BÉLAIR

Presque quatre longues années depuis le dernier Fred Vargas (*L'armée furieuse*, Viviane Hamy, 2011), puis voilà que le magazine français *L'Express* nous apprenait en décembre que la prolifique auteure avait changé d'éditeur. Après plus de 20 ans à représenter l'essentiel des revenus de la toute petite maison d'édition Viviane Hamy, Vargas, la plus lue et la plus primée des auteures de polars français, passait du côté des grandes maisons en entrant chez Flammarion. Une bombe. Et d'énormes retombées qu'il serait trop long d'énumérer ici...

Mais ce qui compte pour nous, lecteurs, c'est de savoir si l'on va retrouver — et si oui, dans quel état — le commissaire Adamsberg et sa bande. Soyons rassurés : ce *Temps glaciaires* mettant en scène les personnages habituels de Vargas (tout autant que Robespierre,

Danton et même une petite île déserte tout ce qu'il y a d'islandais)... est un grand cru !

Dérive révolutionnaire

On aime Fred Vargas pour son style et ses intrigues patiemment tissées, pour sa grande culture aussi et pour les dérives dans lesquelles ses personnages lui permettent de plonger. Après nous avoir entraînés dans la folle équipée d'un Moyen Âge de légende (*L'armée furieuse*), voilà qu'Adamsberg, Danglard et toute l'équipe se retrouvent cette fois en pleine Révolution française. Ou plutôt au milieu d'un groupe d'historiens plus ou moins amateurs qui rejouent, en costumes d'époque et en texte intégral, les chaudes délibérations de l'Assemblée qui allaient mener à la Terreur. Du coup, Robespierre et Danton traversent les âges pour se re-

trouver avec nous sur la piste d'un assassin diabolique.

C'est une histoire très complexe qui donne à Vargas l'occasion de jouer sur plusieurs tableaux que rien ne semble relier. Sans dévoiler l'intrigue, on verra rapidement que celle-ci repose sur une double disparition survenue lors d'un voyage en Islande une dizaine d'années plus tôt. Tout cela greffé à une série de faux suicides sur les lieux desquels Adamsberg découvrira une étrange signature qui l'amènera à rencontrer... Robespierre et ses « disciples ». On découvrira alors que tous les faux suicides étaient partie de l'Association d'étude des écrits de Maximilien Robespierre. Et de là, Fred Vargas décolle... totalement.

On aimera ou non cette longue diversion qui n'en est pas une sur cette période aussi cruelle que torquée de la Révolution qui mènera Robespierre

lui-même à la guillotine après y avoir envoyé ses complices et ses fidèles les plus proches. Mais on ne pourra qu'admirer le talent de Vargas à tisser une toile dont les fils refusent de se mêler. Surtout lorsqu'un afturganga [un spectre] islandais parvient presque à mettre la main sur Adamsberg et ses enquêteurs au milieu du brouillard...

Quand le commissaire mettra le point final à toute l'affaire, on en sera encore à se demander comment tant de « pelletage de nuages » — une expression que Vargas a semble-t-il gardée de son séjour au Québec — peut mener à tant de clairvoyance et d'humanité.

Collaborateur
Le Devoir

TEMPS GLACIAIRES
Fred Vargas
Flammarion
Paris, 2015, 495 pages

En librairie le 19 mars

LA VITRINE



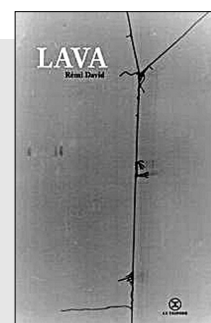
RÉCIT

SUR LES AILES DU DRAGON

Lieve Joris
Traduit du néerlandais par Arlette Ounanian
Actes Sud
Paris, 2014, 400 pages

Bienvenue dans la « Chinafrique » de Lieve Joris. Cette écrivaine belge néerlandophone, ancienne journaliste, aujourd'hui voyageuse au long cours, n'a pas l'habitude d'expédier ses reportages ni de sous-estimer ses rencontres. Son *modus operandi* : s'entourer de gens, suivre leur va-et-vient, s'effacer, observer. Fidèle à cette approche à la fois rigoureuse et intimiste, *Sur les ailes du dragon* expose — c'est le mot — la vie quotidienne de commerçants chinois et africains lancés à corps éperdu dans la mondialisation. C'est une série de portraits et de conversations mis bout à bout, un voyage sur deux continents dans les réseaux complexes d'un commerce sans frontières. Dubaï, Pékin, Guangzhou, Le Cap, Kinshasa : Lieve Joris est têtue, elle suit toutes les pistes, se glisse dans les boutiques et les conteneurs, cherche à comprendre comment chacun travaille et juge ses voisins. Oui, des préjugés perdurent de part et d'autre. Oui, tirer son épingle du jeu est épuisant. Mais avec Cheikhna et Shudi, qu'elle suit plus étroitement que les dizaines d'autres figures qui alimentent son long récit, l'écrivaine a un statut privilégié — un statut dont on hérite par défaut, parfois un peu perdu tant la trame est serrée, mais impressionné par la vérité qui émane de ces chassés-croisés d'abord commerciaux, mais aussi culturels.

Geneviève Tremblay



MONOLOGUE

LAVA

Rémi David
Le Tripode
Paris, 2015, 128 pages

Il y a *Le cadavre de Kowalski* de Vincent Braut, un sombre récit fait par un mort sous la terre, tout juste paru chez Hélio-trope. Comme une bédé, aux phrases minimales. A côté, plaçons *Lava* de Rémi David, un texte plus étourdissant encore, fait de mots entrecoupés de points. Ce monologue illisible ferait un texte de scène formidable. Il appelle la performance vocale, sous le patronage revendiqué de Beckett et d'Artaud. Ça commence ainsi : « Lava n'. Savait pas. Qu'elle avait. Un baba. Dans l'bidus. » Suit le monologue d'une femme emprisonnée pour avoir assassiné ses enfants. Étrange, donc, tout corporel et craché, en 53 scènes brèves, numérotées.

Guyllaine Massoutre



ROMAN

L'ÉCOLE DU MYSTÈRE

Philippe Sollers
Gallimard
Paris, 2015, 160 pages

« Et je fus dès l'enfance admis au noir mystère », écrit Baudelaire dans l'un des poèmes les plus attaqués de ses *Fleurs du mal*. Avec l'assurance d'un initié, le narrateur du dernier roman de Philippe Sollers se revendique, lui, de l'« École du Mystère », une obscure secte taoïste. Lui qui, dit-il, a l'habitude « d'exister comme si je n'existais pas », tout en faisant preuve d'un grand souci de soi, ironise ici à propos de toutes les « Fanny » qu'il côtoie et qui sont sa « récusation radicale et constante », un fourre-tout dans lequel le narrateur plonge maîtresses contrôlantes et littérateurs jaloux. Court roman fragmentaire qui tient souvent plus de l'essai, *L'École du Mystère* reprend en boucle la plupart des thèmes favoris de l'écrivain (rapports hommes-femmes, sociétés secrètes, esthétique du catholicisme, etc.). Jusqu'à cette Manon, sœur incestueuse et « extraterrestre », qui est la réincarnation de la Sophie du *Portrait du joueur* (Gallimard, 1985), dont ce nouveau titre, comme nombre de ceux qui l'ont précédé, apparaît comme une pâle variation.

Christian Desmeules



LIVRE-JEU

QUI SÈCHE ?

LIVRE-JEU DE CULTURE GÉNÉRALE
Veronique Jacob
Illustrations d'Anne Laval
Folio
Paris, 2015, 126 pages

Si les questions tournent davantage autour de la littérature que de la culture générale annoncée, ne serait-ce que par leur présentation, si elles sont de difficultés inégales — on n'a quand même pas pu s'empêcher de se défier à brûle-pourpoint dans la salle de rédaction de *Devoir* à coups de mini-quiz tirés de ce livre-jeu. D'autant que les choix de réponse permettent au hasard, peut-être, de sauver parfois l'honneur. Pour activer ses neurones durant la pause-café, dans la boîte à gants pour les trajets de baignole trop longs ou pour glaner des détails à relâcher dans les conversations de cocktail, on y plongera en cherchant la pathologie du malade imaginaire, la grandeur réelle du Petit Poucet, les réalisateurs qui se sont attaqués à Simenon, l'exploit mémorable de Philippe Petit ou le trajet des pérégrinations de Candide. Tout, tout léger.

Catherine Lalonde

LIVRES

Le village qui rêvait de lions

LOUIS HAMELIN



Vous me mettez un ou deux lions dans une histoire et je suis heureux. Rien que de lire le mot, j'entends résonner, comme si j'y étais, le rugissement de ce gros mâle dans *The Short Happy Life of Francis Macomber* de Hemingway: «C'était un bruit profond, sourd, avec à la fin des espèces de grognements poussifs qui donnaient l'impression qu'il était là, à côté de la tente...» Mais le fauve se trouve encore à un bon mille. «C'est étrange comme ils portent», observe le guide à propos de ces cris. Au Zaïre, après un jogging à l'aube en compagnie de Mohammed Ali, Norman Mailer entend le même son en rentrant à son hôtel, quelques jours avant la mythique reconquête du titre des lourds par Ali. Sur le moment, Mailer réussit à se faire accroire qu'un lion en banlieue de Kinshasa est du domaine du possible. Il court avec le Plus Grand, pourquoi ne pas aussi marcher dans les traces de Papa Hemingway? Mailer tient son «moment africain», son condensé de couleur locale, juste une autre métaphore du sanglant combat à venir. Ou, comme l'écrit le romancier mozambicain Mia Couto au sujet d'une autre chasse au lion, «[...] tout ce que nous avons construit si soigneusement pendant des siècles pour nous écarter de notre animalité, tout ce que le langage a recouvert de métaphores et d'euphémismes [...] se transforme en un instant en sa substance nue et crue: la chair, le sang, l'os».

Un lion fantasmé représente sans doute, aux yeux de Mailer, un danger plus confortable que le punch de George Foreman. Quelqu'un lui pète sa bulle dès le lendemain: la basse rauque et puissante qui lui a si agréablement dressé les poils du corps dans les faubourgs de Kinshasa venait probablement du zoo local. J'ai déjà pareillement inventé, dans la jungle de Palenque, un jaguar à partir des saisissantes vocalisations d'une bande de singes hurleurs. Ô fauves, continuez de nous faire rêver...

Attaques

Pour une femme africaine obligée de ramasser son fagot de bois de cuisson quotidien et de charrier l'eau de la maisonnée, parfois sur des kilomètres, le problème des grosses bêtes en liberté se pose bien sûr différemment. Dans le nord du Mozambique, les lions ne se contentent pas de somnoler au passage des Land Rover bourrées de touristes, ils tuent et mangent des gens, en plein troisième millénaire. Le nombre d'attaques serait même en hausse, pour des raisons qui vont de rationnelles (la raréfaction des proies naturelles, l'expansion des populations humaines causant l'empiétement de la culture du maïs sur la brousse, ce qui attire les cochons sauvages qui à leur tour attirent les lions près des habitations) à irrationnelles, mais tentante: la Nature se venge, attention.

On se croirait en plein folklore, mais la réalité, aidée de quelques forages dans Google, nous parle de tueurs en série: en 2004, un lion



GIANLUIGI GUERCIA AGENCE FRANCE-PRESSE

Dans le nord du Mozambique, les lions ne se contentent pas de somnoler, comme ici, au passage des Land Rover bourrées de touristes, ils tuent et mangent des gens, en plein troisième millénaire.

soupçonné d'avoir fait 14 victimes finit par succomber sous les balles et les flèches (eh oui!) d'un parti de villageois et de policiers, non sans avoir réussi à blesser plusieurs de ses poursuivants, dont deux gravement. On attribuera 40 mortalités à un autre individu âgé de seulement quatre ans.

Armes unies

En 2008, Mia Couto, biologiste et écrivain, travaille pour une entreprise qui fournit des «agents environnementaux» à une compagnie pétrolière faisant de la prospection sismique dans la province du Cabo Delgado, au nord. Une vague d'attaques léonines y débute au même moment. Le nombre de paysans tombés sous la dent des fauves atteint bientôt la vingtaine et la compagnie n'a d'autre choix que de recruter des chasseurs professionnels et de les expédier dans la région de Pemba, près de la frontière avec la Tanzanie.

Dès cette «explication liminaire» figurant au début du roman de Couto, dont elle éclaire utilement le contexte, on est fixé: les lions assassins seront occis. Ils ont beau apprécier la viande de ces *Homo sapiens* que des croyances animistes et des traditions séculaires amènent à préférer l'explication magique à la zoologie, et la sagaie («Je sais qui a fait mon arme», lance fièrement un villageois brandissant sa lance) à la carabine de gros calibre, c'est bel et bien, à la fin, contre la civilisation moderne que ces fauves se battent, et ils n'ont aucune chance. On ne s'étonnera pas de voir la capitale voler au secours de ces lointains sujets au moment précis où les premières cohortes de l'exploration pétrolière débarquent dans la savane. Il reste qu'on est bien loin, dans cette *Confession de la lionne*, de la vision du monde teintée de

domination impériale que pouvait avoir le Grand Chasseur blanc des histoires de Papa.

Couto: «Les chasseurs subirent deux mois de frustration et de terreur, accourant à des appels au secours quotidiens [...]. Mais ce ne furent pas les seules difficultés qu'ils eurent à affronter. Il leur était en permanence suggéré que les véritables coupables étaient les habitants du monde invisible, là où le fusil et la balle perdent toute efficacité.»

Avec de tels aides, ce que la chasse perd en efficacité, elle le gagne en poésie, voire en complexité. Les chasseurs professionnels de l'extérieur vont constater que les lions qu'ils ont mission de traquer forment, dans l'esprit des habitants du Cabo Delgado, un concept élastique. La pensée mythique invite à distinguer entre le lion de la brousse, le lion fabriqué et les hommes-lions. Comme le dit une femme: «Je ne sais pas ce qu'ils vont chercher dans la brousse. Ce lion est à l'intérieur du village.» La même, épouse d'un

désopilant cadre local de ce pays devenu indépendant à l'enseigne de Marx, où on continue de se donner du «camarade», remarque aussi: «Vous faites semblant d'être inquiets de lions qui vous ôtent la vie. Moi, en tant que femme, je demande: mais quelle vie peut-on encore nous ôter?»

Dans cette prose assez souvent somptueuse traduite du portugais, riche d'images oniriques, Mia Couto prend l'exact contre-pied des safaris à la Macomber avec leurs hommes blancs persécutés par leurs cruelles femmes américaines. Couto, lui, livre un roman envoûtant dont le cœur est l'archaïque condition de la femme africaine.

LA CONFESSION DE LA LIONNE

Mia Couto
Traduit du portugais par
Elisabeth Monteiro Rodrigues
Métailié
Paris, 2015, 234 pages

LITTÉRATURE ALLEMANDE

Sofia, son oncle, ses listes

CHRISTIAN DESMEULES

Sofia fait des listes. Beaucoup de listes. Des listes des «Scènes de ma vie dignes d'un film», des «Signes de vieillissement de mes parents» ou de «Choses que j'aurais souhaité ne jamais avoir dites mais que je dis quand même», qui donnent de la force à cette jeune femme un peu névrosée et parviennent à la calmer.

Ecrivaine en blocage et maman d'une petite fille qui souffre de problèmes cardiaques, la narratrice de *Tolstoï, oncle Gricha et moi*, premier roman traduit en français de Lena Gorelik, Allemande d'origine russe née en 1981, raconte sa découverte tardive de l'existence d'un oncle, Gricha, le frère de sa mère, un personnage original d'activiste et de

dissident dans l'URSS du début des années soixante-dix.

Sujet de rêve

À Munich, tout en faisant une sorte de décompte avant l'opération que doit bientôt subir sa fille, et tandis que sa grand-mère «rescapée» de l'Union soviétique souffre d'Alzheimer, Sofia va ainsi apprendre que ce Gricha avait lui aussi la passion des listes, avant d'être avalé comme beaucoup d'autres par le Léviathan soviétique. Gricha, c'était «l'oncle

des contes de fées, aimé de tous, un peu étrange et fou, jamais adulte», devenu par la suite un vrai tabou familial.

Un angle mort. Et un formidable sujet pour se mettre à écrire autre chose que des listes.

Roman à la tonalité originale qui croise avec habileté le

passé et le présent, l'évocation de la vie sous le communisme y manque toutefois un peu de consistance — et la référence à Tolstoï dans le titre français est franchement racoleuse. Exploration à la fois ludique et grave d'une mémoire familiale meurtrie, *Tolstoï, oncle Gricha et moi* ne remplit cependant pas toutes ses promesses, faisant un peu de surplace dans la seconde moitié après avoir épuisé toutes ses surprises.

À mettre dans la liste des «Livres qui ne sont peut-être pas indispensables».

Collaborateur
Le Devoir

TOLSTOÏ, ONCLE GRICHA ET MOI

Lena Gorelik
Traduit de l'allemand
par Amélie de Maupeou
Les Escales
Paris, 2015, 352 pages



FÉLICITATIONS À MARTINE BATANIAN
LAURÉATE DU PRIX LITTÉRAIRE ÉMERGENCE
AAOF 2015 POUR SON MAGNIFIQUE ROMAN
CLINIQUE.

[FCE]
ÉDITIONS
MARCHAND
DE FEUILLES

XYZ
éditeur

RAYMOND MIOT

LA PETITE
CHAMBRE

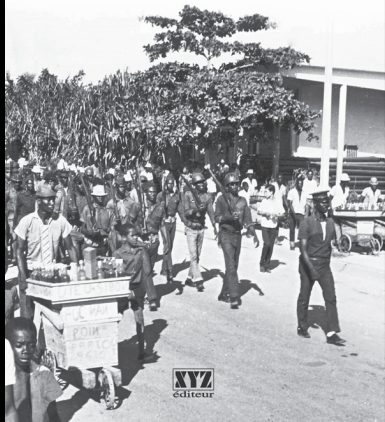
Sommes-nous
réellement
coupables?

LA PETITE
CHAMBRE

UN ROMAN DE RAYMOND MIOT

f e
Également disponible
en version numérique

www.editionsxyz.com



ESSAIS

PHILOSOPHIE

Schopenhauer en colère

LOUIS CORNELLIER

D'un philosophe qui affirme que « l'unique bonheur consiste à ne pas naître », on ne s'attend pas à un traité de pensée positive. Arthur Schopenhauer (1788-1860) est pourtant l'auteur d'un *Art d'être heureux* (Points, 2013), mais sa conception de cet état de félicité trouve notamment dans la mort, c'est-à-dire dans la dissolution du moi, une alliée. Rien pour se réjouir ici-bas, donc.

Misogyne — ses sentences sur les femmes sont effrayantes — et misanthrope, le philosophe allemand ne fait pas de quartier. Lui qui disait détester l'injure et l'invective, des méthodes populacières qui indiquent une faiblesse argumentative, s'y est pourtant adonné abondamment, au point de devenir, écrit le regretté philosophe italien Franco Volpi, un des « grands maîtres dans l'art vulgaire de l'insulte ».

Ajouter à l'injure

Toujours à couteaux tirés avec son entourage — sa mère, ses voisins et ses collègues, principalement Hegel, qu'il traite de « charlatan balourd et dégoûtant », de « gâcheur de papier, de temps et de cerveaux » —, Schopenhauer, ici et là dans son œuvre, frappe fort, sur tout ce qui bouge. L'art de l'insulte recueille ses piques et vacheries. C'est souvent drôle et spirituel, parfois injuste et abominable, mais toujours intéressant et bien tourné. Il faut dire que ce grincheux est le meilleur écrivain de tous les grands philosophes allemands.

Contempteur de la barbe, obscène, note-t-il, « en tant qu'insigne du sexe au milieu du visage », des Allemands, lourds en tout, du tourisme, né de l'ennui, des Français, qu'il compare à des singes, des journalistes, alarmistes par désir de se rendre intéressants, du Dieu des chrétiens, qui a raté son œuvre, et des scientifiques qui maltraitent les animaux, Schopenhauer plaide, en passant, pour l'eugénisme, pour le système aristocratique et pour la clarté de la langue philosophique, tout en affirmant que « lire, c'est penser avec une tête étrangère au lieu de la sienne ». Le grand penseur se défoule et dérape, quoi, non sans livrer quelques vérités.

Franco Volpi, qui a réuni et présenté les extraits qui composent *L'art de l'insulte* dans une première édition allemande en 2002, est mort en 2009, à 56 ans, fauché par une voiture alors qu'il était à vélo. On imagine facilement les invectives que Schopenhauer, s'il avait été encore de ce monde, aurait réservées au chauffard.

Collaborateur
Le Devoir

L'ART DE L'INSULTE

Arthur Schopenhauer
Textes réunis et présentés par Franco Volpi
Traduit de l'allemand par Éliane Kaufholz-Messmer
Points
Paris, 2014, 192 pages

Les clichés de Claude Castonguay



LOUIS CORNELLIER

Claude Castonguay voudrait que ça aille bien au Québec. On sent chez lui une réelle volonté de concilier, comme Keynes le suggérait, l'efficacité économique, la justice sociale et la liberté politique. L'actuaire, faut-il le rappeler, a contribué au développement du modèle québécois, en étant un des concepteurs de la Régie des rentes du Québec, de la Caisse de dépôt et placement et de l'assurance maladie. Il se définissait, à l'époque, comme un social-démocrate keynésien et croyait « aux vertus de l'interventionnisme de l'État », tout en se réclamant du centre politique.

Or, aujourd'hui, âgé de 85 ans, Claude Castonguay a changé. Il se définit maintenant comme un « libéral progressiste ». Ce n'est pas tant lui qui n'est plus le même, explique-t-il dans *La fin des vaches sacrées*, que le monde. La mondialisation est passée par là et nous impose de nous adapter. « Aucun autre système ne peut rivaliser avec l'économie de marché ou lui faire contrepoids », écrit-il. Nous devons donc « accepter la réalité du monde dans lequel nous vivons » et cesser de critiquer l'économie libérale et « d'exiger des impôts plus élevés des riches ».

Hier, Castonguay était un social-démocrate volontariste; aujourd'hui, même s'il prétend avoir conservé les mêmes valeurs, il est un libéral fataliste, qui se contente de limiter les dégâts, en reprenant à son compte les clichés de la droite libérale, qu'il mitige avec une morale humaniste molle, du genre « l'égalité, c'est mieux, quand c'est possible ».

Lieux communs

Dès les premières pages de cet essai, on devine qu'on aura droit à un festival de lieux communs chers à la droite bon chic bon genre quand Castonguay cite la formule de J. F. Kennedy selon laquelle nous devons nous demander ce que nous pouvons faire pour notre pays plutôt que ce que notre pays peut faire pour nous. Cette phrase, usée jusqu'à la corde, comme celle selon laquelle ça prend un village pour élever un enfant, devrait être bannie de toute réflexion sérieuse pour le prochain siècle. On n'en peut plus.

Et ce n'est là, malheureusement, que le premier d'une longue enfilade de poncifs. Castonguay, en effet, écrira que les syndicats sont dogmatiques, que la distinction idéologique gauche/droite « n'apporte rien de constructif dans les débats », que les Québécois se méfient à tort du privé et des riches, qu'il ne faut pas trop taxer les entreprises pour éviter qu'elles ne partent, que nous avons besoin de l'immigration sur le plan économique (a-t-il lu *Le remède imaginaire*, des Dubreuil et Marois, au Boréal, en 2011?), que l'avenir ne passe plus par les États nationaux mais par les villes et que la place du français au Québec est assurée, dans la



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Claude Castonguay alors qu'il parlait de son précédent livre *Santé. L'heure des choix* (Boréal, 2012).

mesure où nous nous efforcerons de bien le parler. Une telle accumulation d'opinions convenues, qui se font en plus passer pour des faits, est accablante.

Le cliché principal du livre est celui selon lequel le modèle québécois, social-démocrate, nous a bien servis au moment de la Révolution tranquille, mais est devenu dépassé. Castonguay s'inquiète du déficit structurel du budget de l'État québécois, qu'il attribue à « l'étendue et [au] niveau élevé de couverture de nos programmes sociaux ». L'actuaire fait totalement l'impasse sur les baisses d'impôt des particuliers et des entreprises des dernières années, qui ont lourdement affecté la colonne des revenus. Il ne dit rien, non plus, du problème des paradis fiscaux. Il faut dire que, en avant-propos, il se vante d'avoir, à titre de président, aidé le Groupe La Laurentienne à faire des affaires au Canada, aux États-Unis, en Grande-Bretagne et... aux Bahamas!

Courage et résignation

Afin d'équilibrer le budget du Québec, les seules solutions possibles, selon lui, consistent à s'attaquer aux dépenses, à augmenter les tarifs d'Hydro-Québec et à tarifier certains services publics pour s'assurer que les citoyens qui ne paient pas d'impôts (environ 40%) contribuent au Trésor. N'embêtons pas les riches et les entreprises avec les impôts, suggère Castonguay, mais faisons payer les pauvres parce que la classe moyenne n'en peut plus. De la part d'un homme qui se réclame de la justice sociale, une telle proposition déçoit.

Castonguay fait parfois preuve d'un certain courage. Il n'hésite pas, par exemple, à s'en prendre au monopole médical sur le système

de santé. Il propose, pour le briser, de déléguer plus de tâches aux pharmaciens et aux infirmières et de modifier le mode de rémunération des médecins (capitation et acte). L'actuaire soulève aussi, à raison, les problèmes de surconsommation de médicaments et de surdiagnostic, qui coûtent cher et nuisent à la santé. Favorable à un rôle accru du privé en santé, il reste nébuleux sur la forme que cette contribution devrait prendre.

Résigné devant les lois de l'économie de marché, Castonguay l'est aussi dans le dossier de la question nationale. Les Québécois, explique-t-il, auraient souhaité que le Canada reconnaisse officiellement le Québec comme société distincte, mais ça n'arrivera pas. Aussi ne restait-il que deux options: le statu quo, c'est-à-dire le Québec province, ou l'indépendance pure et dure. Accommodons-nous du premier, conclut Castonguay, moins hasardeux sur le plan économique. De toute façon, ce n'est pas un vrai problème, les francophones ne se font plus assimiler au Canada et les Québécois devraient s'inspirer des Acadiens.

Philippe Couillard n'aimera pas les critiques que Castonguay réserve au système de santé québécois, au monopole médical et aux réformes de Gaétan Barrette. Pour le reste, il adorera ce livre, qu'on dirait commandé par le gouvernement. Ce n'est pas notre cas.

louisco@sympatico.ca

LA FIN DES VACHES SACRÉES

RÉFLEXIONS SUR L'AVENIR DU QUÉBEC
Claude Castonguay
La Presse
Montréal, 2015, 208 pages

Malek Chebel et le rêve musulman

L'islamologue réinterprète le long déclin du monde arabe

MICHEL LAPIERRE

Ces récentes années, au Caire, une association qui, pour paraître branchée, s'appelle *Avocats sans frontières* a voulu faire interdire toute nouvelle publication d'un classique qu'elle jugeait obscène: *Les mille et une nuits*. Cela illustre jusqu'à l'absurde l'essai de Malek Chebel, anthropologue et psychanalyste d'origine algérienne, sur « la fragilité affective et émotionnelle du monde arabe face au progrès ». Même Ali Baba devenait suspect!

Né en 1953 et habilité à la direction de recherche à la Sorbonne, Chebel, spécialiste de la civilisation musulmane dont il est lui-même issu, scrute, dans son livre *L'inconscient de l'islam*, ce qu'il discerne comme « l'attachement des individus aux formes éculées de la pratique religieuse et l'agressivité qui en découle ». Il s'agit, explique-t-il, de la réaction subliminale au déclin humiliant du monde

arabe commencé en 1492, lorsque les chrétiens chassèrent les musulmans de l'Andalousie.

Ce ressentiment ne correspond pas à ce qu'il qualifie de « bel islam » en citant les mots du Coran qui, selon lui, suggèrent la non-agression mutuelle: « Vous avez votre religion et j'ai la mienne. » Mais il rappelle qu'un passage coranique signale l'inconstance et la colère qui malheureusement sèment la division: « L'homme est créé d'impatience. » On comprend que, durant les quatorze siècles de l'islam, schismes, hérésies, manifestations de la libre-pensée et paradoxes littéraires féconds se sont multipliés.

L'aventure du sacré

Parmi les interprétations tendancieuses du Coran, il y a, signale Chebel, celle qui justifie « l'acte fou » du djihadiste et du kamikaze. Elle se fonde sur ce verset du livre saint: « Ne dites pas que ceux qui meurent au service de Dieu

sont des morts, mais des vivants. » Or, l'islamologue soutient avec sagesse que « le contexte du début de l'islamisation » n'est plus celui d'aujourd'hui et que, surtout, « on ne mène pas la guerre à des innocents ».

L'élément le plus subtil et le plus lumineux du livre de Chebel est le lien qu'il suggère entre le ressentiment musulman et l'amour envahissant de la mère pour son fils dans l'inconscient arabe. Cet étouffement précoce entraînerait chez l'homme adulte une profonde défiance envers toute femme.

Si le recueil de contes *Les mille et une nuits*, traduit du persan à l'arabe au plus tard au IX^e siècle, suscite tant de suspicion chez les intégristes musulmans, c'est que l'œuvre rend hommage à la ruse et au génie féminins. Pour repousser la menace d'une mort injuste qui pèse sur elle, Schéhérazade commence le soir à raconter une histoire au roi qu'elle ne finit pas

le matin venu. Charmé, l'auditeur remet, jour après jour, l'exécution de la conteuse pour écouter la suite de ses récits.

Partisan de la laïcité, Chebel voit surtout là « une métaphore du rêve impossible des Arabes », rêve à la fois spirituel et temporel où les mosquées fleuriraient sous un califat universel. Cette utopie musulmane serait une réplique inversée de la chrétienté, mais en oubliant que la chrétienté est révolue, sous sa forme politico-religieuse, depuis des siècles. Le progrès occidental a fait du sacré une aventure intérieure.

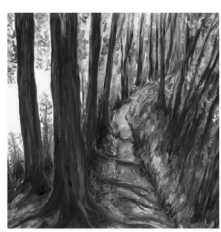
Collaborateur
Le Devoir

L'INCONSCIENT DE L'ISLAM

Malek Chebel
CNRS
Paris, 2015, 128 pages

Entretien avec Sergio Kokis

Sergio Kokis
Le sortilège
des chemins



Le sortilège des chemins
Marcher vers soi sur les chemins de Compostelle
Mardi 17 mars 19 h 30



© Ilse Ottensmeyer

Contribution suggérée: 5 \$

Librairie indépendante de quartier
2653 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585



La correspondance de l'homme indispensable du mouvement des Patriotes durant ses années d'exil forcé aux États-Unis.

vib éditeur
Une société de Québecor Média

GEORGES AUBIN · JONATHAN LEMIRE

LUDGER DUVERNAY
LITTES D'EXIL, 1837-1842